

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 23

Artikel: Les maux cachés
Autor: Sarcey, Francisque
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225294>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron
Lausanne

III

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

III

ANNONCES :

Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Choses et Autres.

DANS LEURS FOYERS

LS sont rentrés dans leurs foyers, ceux qui chantaient dans la III^e, dans la II^e, dans la I^{re} et ceux qui chantaient dans la division supérieure. Ils sont rentrés avec du laurier ou du chêne, sous l'averse et dans la nuit.

Des drapeaux et des gens les attendaient à la gare. Peut-être même une fanfare et une réception enthousiastes. Eux, ils étaient un peu fatigués et un peu émus, émus dans le sens vaudois du mot. Et la couronne, première chose visible par la portière ouverte, se balançait à la hampe du drapeau.

Fleurs, embrassades, pas redoublés, cortège, discours et vin d'honneur. Les heureux vainqueurs ont des mines de vaincus. Ils sont peu loquaces. Mais les femmes, les filles, les mamans, les fiancées et les promises sont curieuses et elles posent des questions précises, trop précises. Dans le brouhaha de la réception, la chaleur communicative du vin d'honneur et des discours, on n'entendait pas les réponses. A quoi bon répondre, d'ailleurs, quand il y aura tant de jours après celui-ci pour raconter...

Demain, ces hommes, qui furent deux jours durant « les chanteurs de la ...ième division », avec drapeau et cocarde, redeviendront des paysans, des artisans, des ouvriers. Ce soir, ils vivent leurs ultimes heures de vacances.

Il y a un peu de vent dans les voiles quand ils rentrent chez eux, appuyés sur une épaule solide.

Et Jean-Marc, qui se tait depuis cinquante minutes exactement, voudrait exprimer à Jules-Eugène une grande idée très résumée qui traverse difficilement son cerveau ennuagé :

— Ces femmes, si elles s'imaginent qu'on peut tout raconter !

Lisette.



ON BARE BOURRU

REZI, que l'étai carbaté pè Prâ-Granâ, l'avâi dû, on dzo, modâ po dâi coumechon, prâo lliein de tsi li, dein on auto canton. Fasâi tsaud et, tot ein martseint, fasâi sâi. Tant que Frezi l'apêçâi, âo contor, on cabaret, que lâi seimbliâve que lâi farâi bon bâire quartetta.

L'eintre dan dein lo veindâdzo et demande trâi déci, dâo bon, de stisse dâi z'amî et dâi carbaté. Vo sêde que le carbaté n'âmant pas lo croûte bâre !

Lê trâi déci arrevant. La couleu de clli cliâ étâi pas tant recta : ne dzauno, ne gris, eintre doû, quemet clli brévon qu'on fasâi avoué de la regalise et dâo teliot quand on îre boutte. Lo son (odeur) n'étâi pas pî tant croûto. Faut vère à l'agottâ ! Frezi s'ein vesse on bon verro.

Quand l'a zu bu, l'a assèyî de défini clli vin. Etâi-te dâo Mandemeint ? dâo Savoyard ? Etâi-te pî dâo vin de vegne ? Frezi, l'âi étâi impossibillio de fêre son extrait de naissance. L'étâi pâo-tître de tot cein : dâo Savoyard, dâo Penatset, avoué dâi z'auto partset et on bocon d'igüe po

lo bon goût ! Cliâo vin que dessoûlant sant pas pe croûto que lê z'auto et l'évitant bin dâi niêze.

Frezi l'a bu tot parâi et, tot ein payeint, fâ dinse à la carbaté, onna grôcha pétrogne, que son gredon dèzo dépassâve on bocon lê z'auto :

— L'è pas pî tant croûto, voûtron vin. Su carbaté assebin, mâ dein on auto canton, et lâi cougnâisso ougie. Vo dussâ lâi gagnî gros su stisse ?

— Oh bin ! la ! pas tant. On vicote et l'è tot. — Eh bin, n'è pas po bragâ, mâ, mè, ié trovâ on moïan po assaini le bâre et gagnî on bocon mè : lê pateinté sant tant tsîre.

— Ouèh ! et quemet fêde-vo ?

— L'è tot simpllio. M'arrendzo po que mon bossaton sâi adî plliein tant qu'à la bonda.

— Adan, vo raffonçade à mèsoura.

— Oi ! ie fé dinse. Se tîro doû déci, ie remetto, à la plliece, — ma, sè faut accouâtî — doû déci d'igüe.

— Et se vo terî trâi déci ?

— Le rebeto trâi déci d'igüe.

— Et po demi ?

— Reimpllièço pè demi d'igüe. Po on litre de vin, on litre d'igüe. Dinse lo bossaton l'è adî plliein et tot fermeinte einseimblio.

La fenna l'accutâve avoué sè duve z'orolhie que breinnâvant quemet stausse dâi counet d'oûre çosse. L'âi avâi tot parâi ougie que la tracassive et fâ à l'hommo :

— Mâ, tot parâi, quand l'è qu'on a fé clli manêdzo grand teimps, lo vin, quin goût a-te ?

Et Frezi, ein âovreint la porta, lâi fâ :

— L'è quemet clli que vîgno de bâire !

Marc à Louis.

LES MAUX CACHES

UN de nos confrères de France nous a conté cette semaine que M. Thomas, qui était député du département de la Marne, voulut se signaler par une proposition bizarre. Des taches phylloxériques avaient été découvertes dans le vignoble champenois, qui est un des plus riches de France. On prit contre le fléau qui menaçait, les précautions nécessaires, et, naturellement, les grands journaux, pour rassurer la population d'abord, et pour rendre courage aux vignerons de la Champagne, ont conté par le menu tout le détail des enquêtes poursuivies et des mesures prises par le comité de surveillance. Il paraît que cette publicité n'a pas été du goût de M. Thomas. Il a demandé, assure notre confrère, que l'on verbalisât contre ces intrus, professeurs *in partibus*, rédacteurs du *Figaro* ou du *Gaulois*, qui répandaient tous ces mauvais bruits et de qui l'on n'avait aucun secours effectif à espérer.

« Si le comité de surveillance, a-t-il dit superbement, a besoin d'un concours, il le réclamera. Mais jusque-là, il est le seul maître chez lui. »

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

Et il trouvait que les journaux en faisaient trop autour d'un mal qu'il aimerait mieux tenir caché. Cet incident m'a induit en de grandes réflexions, que je demande la permission de vous soumettre.

C'est une des faiblesses les plus naturelles à l'homme de vouloir dérober aux autres, de vou-

loir se cacher à lui-même le secret d'un mal dont le hasard veut qu'il soit atteint. Repassez vous-même votre vie : que de fois ne vous est-il pas arrivé, souffrant d'une douleur à l'improviste survenue, de ne pas en convenir même avec vous qui la sentez, de vous la nier obstinément, de fermer volontairement les yeux aux conséquences qu'elle peut traîner après elle et vous raidissant dans votre conviction, de répondre à vos proches, s'ils s'aperçoivent de quelque changement dans votre attitude ou de quelque altération sur votre visage, de leur répondre :

— Moi, je n'ai rien, absolument rien et je me porte comme le Pont-Neuf.

C'est le rhumatisme ; c'est la goutte ; c'est quelquefois bien pis encore. Je me souviens encore des premiers jours où je me suis aperçu de la cataracte naissante qui me menaçait d'une cécité absolue. Durant combien de semaines ai-je gardé, sans vouloir m'en ouvrir à personne, me refusant même à y penser, le mystère de ces troubles de ma vue. Le plus simple, à coup sûr, eût été de m'en aller chez un oculiste et de lui dire : « Docteur, voilà ce que j'éprouve. Il y a là quelque chose d'insolite. Savez-vous ce que c'est et y connaissez-vous un remède ? »

Mais non ; on préfère ne point ouvrir une fenêtre à la lumière ; ou l'on aime mieux rester le plus longtemps possible dans cette ombre, où il semble que les illusions soient plus faciles.

Nous nous moquons de l'autruche qui, si l'on en croit la légende, poursuivie par les chasseurs, cache sa tête entre deux pierres, et s'imaginerait n'être pas vue d'eux, parce qu'elle ne les voit plus elle-même. Mais nous sommes tous plus ou moins autruches, et c'est à nous que l'on peut appliquer la locution proverbiale : bête comme une autruche.

Tenez ! puisqu'il s'agit de phylloxéra, lisez un roman très intéressant, très curieux, et qui, si j'ai bonne mémoire, peut sans danger être mis entre toutes les mains : c'est *l'Ennemi*, d'un des jeunes romanciers les plus habiles de ce temps, M. Guiches. Le principal personnage est justement un grand propriétaire, qui fait valoir un magnifique vignoble, dont il est très fier. Il ne parle du phylloxéra qu'en haussant les épaules et en riant :

— Le phylloxéra ! est-ce que ça existe ? des billevesées de savants parisiens, des racontars de journalistes !

Un beau jour, on vient lui signaler dans sa plus belle vigne une parcelle où les feuilles noircissent, où les raisins se recroquevillent.

— C'est peut-être bien le phylloxéra ? lui dit-on.

— Allons donc ! le phylloxéra ! est-ce que c'est possible ?

Rien ne lui serait plus facile que de piocher la terre à l'endroit désigné, et de s'assurer de la vérité du fait. Il aime mieux le nier avec emportement. Il entre en des colères terribles contre ceux qui lui apportent des nouvelles de plus en plus fâcheuses. Il les traite d'imbéciles, d'idiot. Il leur en veut, comme si c'étaient eux la cause du mal.

Et cependant les taches se multiplient et s'étendent. Toute dénégation devient impossible ; il n'y a plus moyen de résister à l'évidence des faits. C'est le phylloxéra ; c'est *l'ennemi*, comme

dit le titre du roman. Le malheureux est obligé de se rendre, mais alors qu'il n'est plus temps ; quand le terrible insecte a accompli ses ravages, quand il est le maître du sol appauvri et déshonoré.

Rien de plus vrai que cette peinture.

Oui, nous sommes tous ainsi faits. Ce serait déjà un peu nigaud à nous de nous irriter contre le mal ; car nous ressemblons alors à l'enfant qui, s'étant cogné contre un mur, croit se venger de lui en lui donnant de grands coups de poing. La vraie philosophie consisterait à accepter la fatalité des choses et à subir de bon cœur ce qu'on ne peut empêcher.

Mais notre sortise est bien plus grande encore, car nous en voulons à ceux qui, pour nous rendre service, découvrent le fléau et nous excitent à le combattre et nous en apportent le remède.

Rappelez-vous ce qui s'est passé dernièrement dans ce même vignoble champenois. Aux premières taches signalées, on s'est ému ; on a dit aux vignerons de s'organiser, de s'entendre pour combattre l'ennemi. On leur a envoyé des savants, qui arrivaient avec tous les instruments de défense qu'avait fait imaginer une longue expérience de la maladie.

Cette maladie, Dieu sait qu'elle n'était point inconnue ; depuis longtemps toute la France en avait ouï parler, et des provinces ravagées tout entières avait poussé de tels cris qu'il eût fallu être sourd pour ne les avoir entendus. Les vignerons champenois ne vivent pas si loin de toute civilisation qu'ils n'aient jamais été avertis d'un désastre qui avait fait tant de bruit.

Eh bien ! avec une obstination aveugle et farouche, ils ont commencé par nier. Ils ont accusé les savants qu'on expédiait à leur secours de venir empoisonner leurs vignes ; ils les ont chassés ; ils les ont pillés et houspillés ; peu s'en est fallu qu'ils ne les tuassent. Et ils étaient ravis d'avoir montré tant de résolution. Ils étaient convaincus que le mal n'existait pas puisqu'ils en avaient nié l'existence.

Il a fallu en rabattre après. Il paraît que quelques-uns tiennent bon encore ; mais le plus grand nombre s'est rendu ; la nécessité leur a ouvert les yeux.

C'est le phylloxéra.

Mais voilà ! ils n'aiment pas qu'on leur en parle. Il leur semble que les journalistes, en leur disant qu'ils ont le phylloxéra, en propagent chez eux l'inquiétude, en popularisant les méthodes à l'aide desquelles ils arriveront à en triompher, accentuent encore le mal, comme le patient est enragé contre le médecin qui pose son doigt sur la plaie pour en déterminer l'étendue.

Ce pauvre M. Thomas ! il ne faut pas lui en vouloir ! C'était une autruche, une simple autruche. Mais ayons le courage de nous l'avouer. Nous avons tous des heures où, nous aussi, nous mériterions d'être comparés à cet oiseau stupide.

Francisque Sarcey.

LE CHEVEU

ÉTAIT après le café. Nous étions bien installés, au frais dans le petit salon et la conversation se déployait, fine et alerte, comme la fumée de nos cigarettes. Nous parlions de tout et de rien, en personnes savourant délicieusement les mille bruits du vent, des insectes et des oiseaux estompés par les volets mi-clos. A un moment donné, je ne me souviens plus à quel propos, l'entretien roula sur les ruses déployées par les amoureux traqués sans scrupules par des esprits curieux... ou médissants ! Et chacun y allait de sa petite histoire ou relatait tel exploit dont il avait été le héros. Alors, mon ami se tournant vers sa femme qui desservait la table :

— Te rappelles-tu, Juliette, le célèbre coup du cheveu ?

— Je pense bien que je m'en souviens, dit-elle dans un sourire malicieux... et comme honteuse, elle s'empressa de passer à la cuisine.

— Voilà ! reprit mon ami, répondant à la

muette interrogation de mon regard, c'était au temps où je faisais la cour à Juliette. Tu sais qu'à ce moment-là, j'étais en pension à Lausanne. Je ne rentrais que le samedi et dame ! c'est long pour des amoureux, de rester comme ça une semaine sans se voir ! Alors, on s'écrivait, à peu près tous les jours... et quelles lettres ; Nous avions notre langage à nous et tout le dictionnaire nous paraissait insuffisant à nous donner le mot qu'il aurait fallu pour exprimer entièrement notre amour !

— Mais, ce cheveu... je ne vois pas très bien ?

— Attends, mon vieux, j'y arrive !... Juliette avait remarqué à certaines paroles, que sa petite sœur devait ouvrir les lettres. D'ailleurs, moi-même aussi, je m'en étais douté, à quelques-unes des pointes qu'elle me lançait, le dimanche, quand je venais faire ma petite visite. Je voulais en avoir le cœur net. Tu avoueras que c'était assez difficile de prendre le ou la coupable sur le fait ! Enfin, je mûris longuement mon affaire et un beau jour, sans aviser Juliette du tour que je méditais, je terminai ma lettre par ce post-scriptum :

« Je suis parfaitement d'accord avec toi, au sujet des indécidables dont nous sommes victimes. Il s'agit d'y couper court. Je vais employer un moyen qui risque bien de nous renseigner sûrement ! Dans la présente lettre, je glisse un cheveu, un de mes cheveux que tu aimes à voir flamboyer au soleil ! Alors, fais bien attention de ne pas le perdre. D'ailleurs, tu sais que je t'ai recommandé d'ouvrir toujours prudemment mes lettres. Dans ta prochaine, ne manque pas de me dire si t'as trouvé. »

— Alors, je pense que ta fiancée n'a pas trouvé trace de cheveu, que la personne qui aura ouvert la lettre... l'aura égaré et...

— Mais non, mon vieux ! Tu n'y es pas du tout ! Deux jours après mon envoi, Juliette me répondait qu'elle avait bien reçu ma lettre et qu'elle avait trouvé le cheveu, entre deux feuillets. Elle était bien contente de la tournure des événements et restait toute confuse d'avoir crû à une indiscretion.

Quant à moi, j'étais très content de la parfaite réussite de mon stratagème... et navré d'être obligé de croire à une violation de notre correspondance. D'ailleurs, ma chère Juliette a bien dû se rallier à ma manière de voir !

— Mais... je ne sais pas si je déraile ou quoi, mais je n'y comprends plus rien ! Tu n'avais aucune raison de croire à une visite de ton courrier, puisque le cheveu y était !

— Mais, c'est précisément pour ça que mes soupçons se sont confirmés !

— ???

— Je n'avais point mis de cheveu dans ma lettre ! ! !

Et la femme de mon ami qui venait de rentrer, ajouta en riant :

— Tu sais, je lui pardonne de bon cœur, à cette petite sœur... quand je pense à la peine qu'elle a dû se donner pour trouver un cheveu de la couleur des tiens ! — *Benj. Guex.*

UNE IDYLLE AU FROMAGE

HANSJOGGI, jeune Argovien de seize ans, décida, un beau jour, de se rendre dans la capitale vaudoise, pour apprendre le français. Ses parents espéraient qu'un séjour dans le beau Welschland le dégourdirait un peu, car Hansjoggi était une nature fruste, aux conceptions simples, plutôt taciturne, avec une tendance un peu trop marquée pour l'économie. Un cousin du même village, qui avait été en place pendant une année dans le canton de Vaud, lui avait dit avant le départ :

— Ecoute ! Si tu veux bien apprendre le français, ne cherches pas, dès le premier jour, la compagnie de tous les jeunes Suisses allemands que tu rencontreras, parce que, au bout de trois ans, tu en saurais autant que le jour de ton arrivée. Il te faut tout de suite te procurer une petite bonne-amie, un gentil « Schatzeli », mais qui ne sache

pas un mot d'allemand. Avec elle, tu apprendras rapidement.

Notre jeune Argovien, muni de ces précieux renseignements et d'une malle bien garnie, arriva donc un beau matin à Lausanne, où il ne tarda pas à trouver une place chez un laitier-marchand de fromage. C'était un bon patron et Hansjoggi s'y trouva comme en famille. La patronne, qui savait quelques mots d'allemand, s'occupa de lui et fit en sorte qu'il n'eût pas trop le « Heimweh ».

Elle faisait semblant de fermer l'œil quand elle voyait le jeune Confédéré tourner autour de Rosine, sa fille, jolie et gentille brunette de quinze ans. La jeune Vaudoise se montrait plutôt indifférente envers Hansjoggi. D'abord, parce que celui-ci était un « rodzet ». Sa tignasse toujours ébouriffée tirait terriblement sur la carotte, qui est du reste l'emblème du canton d'Argovie. Lors même que le jeune homme ne comprenait pas, Rosine, les yeux pétillants de malice, lui disait, pour plaisanter :

— Tes parents t'ont sûrement trouvé dans un plantage de choux rouges, un jour de pluie. Ça a déteint sur tes cheveux.

Ou bien encore :

— Si tu vas à la montagne, tu ne pourras pas coucher dans un chalet, sur le foin. Tu y mettrais le feu !

En outre, elle le trouvait rudement « pottu ». La journée finie et la famille réunie, Hansjoggi se contentait de regarder la jeune fille, sans ouvrir la bouche, en dépit des recommandations de la patronne qui lui disait :

— Allons, jeune homme ! Essayez au moins de dire deux-trois mots en français, même si cela sort de travers. On est là pour vous corriger. Mais ne restez pas muet comme un « boyat » toute une soirée. C'est énervant, à la fin.

Hansjoggi, lui, se contentait de rire de toute sa figure et de dire :

— Voui ! voui ! che veux tèjà abbrendre pientôt.

Toutefois, après quelques mois, à force d'être secoué par son entourage, le jeune Argovien finit par sortir quelques bouts de phrases en français. Par le contact journalier avec les cuisinières et les ménagères auxquelles il portait le lait, matin et soir, il avait appris les quelques termes indispensables dans le métier, encore qu'il les estropiait lamentablement :

— Une temi litre, voui, Matemaselle ! Bas de peurre, chourdhui, et un lifre de la fromache bour temain, voui, Matame !

Les jeunes Confédérés d'outre-Sarine sont en général sentimentaux. Déjà à l'école, ils cachent au fond de leur cœur l'image d'une Vreneli, d'une Bâbeli, si ce n'est d'une Troudely. Or, depuis le jour de son arrivée, le cœur de Hansjoggi avait donné asile à l'image séduisante de Rosine, sans que celle-ci s'en doutât. Il ne manquait plus que l'occasion propice pour que cette braise d'amour se transformât en brasier ardent. L'occasion se présenta.

Ce fut par un après-midi d'un dimanche idéalement beau que notre Don Juan argovien demanda à sa patronne :

— Matame ! Est-ce que Matemaselle Rosine il beut fenir bromener avec moi, à l'Ouchy ?

Un peu surprise, mais voyant d'un bon œil que ce jeune homme se soit enfin un peu dégourdi, répondit en souriant :

— Je ne sais si ma fille voudra sortir avec vous. Elle est un peu difficile. Mais, après tout, pourquoi pas ? Je vais tâcher de la décider. En attendant, faites-vous beau comme un astre !

Il y eut bien un peu d'hésitation chez la jeune fille qui ne put s'empêcher de rire quand même, en présence de la demande de ce pauvre « Rodzet ».

— Ça ne va pas être une partie de gaîté folle, dit-elle. Mais si je refuse, cela lui fera de la peine. Au fond, c'est un bon garçon.

Dix minutes après, Hansjoggi, endimanché, exposant fièrement une cravate rouge à faire dérailler un tram, tant elle attirait l'œil, descendit